

Avertissement

Troisième tome de *La Technique et le Temps*, *Le temps du cinéma et la question du mal-être* peut cependant être lu de façon autonome : les problématiques qui, ayant été instruites dans les deux premiers ouvrages¹, sont indispensables à la compréhension de celui-ci, y sont réintroduites, creusées et réexaminées, de sorte qu'il n'est pas indispensable d'avoir lu les deux livres précédents pour comprendre le troisième. À certains égards, on pourrait même dire que *Le temps du cinéma et la question du mal-être* constitue une bonne introduction à *La Faute d'Épiméthée* et à *La Désorientation*.

Entre la parution de *La Désorientation* et le moment où j'achève ce nouvel ouvrage se sont écoulées cinq années. Le livre qui, il y a cinq ans, devait initialement constituer le troisième tome de *La Technique et le Temps* était déjà écrit sous une forme presque définitive depuis 1992, et aurait pu et dû paraître aussitôt après *La Désorientation*. Diverses causes ont contribué non seulement à différer cette publication, mais à en modifier en profondeur à la fois le contenu et l'ordre de parution. Cet ouvrage qui devait être le troisième tome, *Le défaut qu'il faut*, est désormais précédé par ce *Temps du cinéma*, ainsi que par un ouvrage à paraître prochainement, *Symboles et Diaboles ou La guerre des esprits*.

Au moment où je livrais aux éditions Galilée *La Désorientation*, ce qui devait paraître comme *Le défaut qu'il faut* ne me paraissait pas enchaîner comme je l'aurais souhaité sur les deux

1. Bernard Stiegler, *La Technique et le Temps*, t. I, *La Faute d'Épiméthée*, Galilée, 1994, et t. II, *La Désorientation*, Galilée, 1996.

premiers livres. Il y manquait la force de l'évidence. Le texte ne m'en paraissait pas induit par le mouvement d'une nécessité indiscutable. Un travail restait à faire pour conduire à ce qui constitue le motif initial et ultime de l'entreprise dans son ensemble – car la toute première version de ce qui devrait être le dernier livre de *La Technique et le Temps* fut rédigée il y a vingt ans, et constitua dès ce moment la visée de départ qui ne me quitta plus jamais, et l'on peut considérer tout ce qui l'aura précédé, y compris le présent travail, comme un discours introductif au défaut qu'il faut, à ce qui fait défaut(s).

Or, constatant, au cours de l'année 1995, tandis que je terminais la rédaction de *La Désorientation, ce défaut d'enchaînement*, je m'étais attaché à tenter une fois de plus une lecture de la *Critique de la raison pure*, cœur de la philosophie moderne, croisée des chemins philosophiques, mais aussi croix de la pensée dont j'avais toujours eu le sentiment que, malgré plusieurs relectures, le sens m'en avait encore échappé pour l'essentiel. Cette relecture de 1995 me conduisit vers une hypothèse dont je sentis immédiatement qu'elle me faisait franchir un cap, m'accordant enfin une sorte de familiarité ou d'entente avec cette contrée que je n'avais jusqu'alors fait qu'apercevoir de loin : la question de Kant. Je sentais que cette hypothèse de lecture aurait une grande importance pour la suite de mon travail si elle venait à se confirmer.

Cette hypothèse, que l'on trouvera exposée ici même sous sa forme achevée, demanda cependant cinq années supplémentaires pour se confirmer. Car le nouveau travail dans lequel je m'engageai alors fut brusquement interrompu par une rupture dans ma vie professionnelle : à la suite d'une tâche que j'accomplissais dans le cadre de mes activités à l'université de Compiègne, il me fut proposé un poste de direction générale à l'Institut national de l'audiovisuel (INA). J'y pris mes fonctions au cours du printemps 1996. J'en démissionnai en 1999.

Ce furent trois années infernales et riches d'aventures qui me laissèrent épuisé. Le présent travail leur doit beaucoup : ce résultat me permet de me réjouir après coup de cette curieuse épreuve qui fut donc aussi une chance – d'autant plus qu'une

maturation lente de la réflexion que je venais de lancer autour de Kant aurait de toute manière été nécessaire. Ainsi, bien que sur-occupé par des charges qui ne me laissaient pas un instant pour penser, c'est-à-dire pour travailler, pas même pour mes obligations professionnelles immédiates, ça travaillait cependant en moi : « ça », c'est-à-dire la *Critique de la raison pure* et la lecture que j'en avais tentée en 1995. L'hypothèse était entrée dans mon esprit. Sans que j'y consacrasse la moindre attention, elle travaillait de son côté, tandis que j'étais occupé à ce qui me semblait être en apparence tout à fait d'un autre ordre.

En apparence seulement, car, comme on le lira, ce troisième tome s'est finalement constitué *précisément* à travers la rencontre entre ces questions kantienne et ce qui m'occupait à l'INA : le développement de la nouvelle industrie des objets temporels.

Maignelay-Montigny, le 14 novembre 2000.

Introduction

Dans le dernier chapitre de *La Désorientation*, j'avais introduit la thèse selon laquelle les *objets temporels industriels* constituent l'élément déterminant du siècle :

Les industries de programmes, et plus particulièrement l'industrie médiatique de l'information radiotélévisée, produisent en masse des objets temporels qui ont pour caractéristique d'être écoutés ou regardés simultanément par des millions, et parfois des dizaines, des centaines, voire des milliers de millions de « consciences » : cette coïncidence temporelle massive commande la nouvelle structure de l'événement, à laquelle correspondent de nouvelles formes de conscience et d'inconscience collectives¹.

J'avais repris sous une autre forme cette même idée sur la quatrième page de couverture :

Un objet est « temporel » lorsque son écoulement coïncide avec le flux de la conscience dont il est l'objet (exemple : une mélodie). Dans la nouvelle calendarité, les « flux de conscience » de la collectivité mondiale se déroulent en coïncidence avec les écoulements temporels des produits des industries de programmes, dont il résulte un bouleversement du processus même de *l'événementialisation* (de « ce qui arrive », de ce qui a *lieu*, de ce qui *conjugue* l'espace au temps, *comme* temps). Bouleversement qui affecte aussi l'événement biologique, commande le « temps réel » numérique, etc.

1. *La Désorientation*, *op. cit.*, p. 276.